

HÉLÈNE

(Pour le SAMEDI)

C'était un soir d'été.

De gros nuages surchargés d'électricité s'amoncelaient au-dessus de la ville ; j'errais à l'aventure, essayant, mais en vain, de trouver un peu de fraîcheur sous les grands arbres du parc, quand, lassé, je finis par me laisser tomber sur un banc et mon imagination me transporta dans le pays des fées.

Quand je revins à la réalité, une bonne heure avait dû s'écouler et déjà les ombres de la nuit commençaient à s'étendre sur la terre.

Une voix fraîche d'enfant me fit sortir de mon extase.

— Maman, disait cette voix, est-ce que je le verrai bientôt papa ?

Je relevai la tête, et je vis près de moi un ravissant enfant qui pouvait avoir de trois à quatre ans.

De longues boucles blondes encadraient son visage d'ange et sa bouche semblait faite pour le sourire, bien qu'il y eût quelque chose de mélancolique dans tout son être.

— Oui, bientôt mon chéri, lui répondit une toute jeune femme, en relevant machinalement, pour respirer, un long voile de crêpe, qui m'indiquait que trop clairement, le passage récent de la mort non loin d'elle.

Ce mouvement me permit d'apercevoir ses traits : je restai immobile de surprise et d'admiration.

Ce n'était pas une femme, c'était une vierge de Raphaël ; sa taille élancée avait la souplesse d'un roseau, ses petites mains effilées avaient la blancheur de la cire, ses yeux noirs avaient le reflet du velours et dans le coin de ces yeux, je crus voir briller deux perles.

C'est que deux larmes venaient de s'échapper de ses paupières : Bébé venait inconsciemment de raviver dans le cœur de sa jeune mère, une douleur à peine endormie.

Quelque chose me poussait à lui adresser la parole : il me semblait que peut-être, je pourrais chasser de ce joli front, la tristesse qui l'obscurcissait ; il me semblait qu'un mot allait me faire partager et par suite adoucir le chagrin de cette délicato et belle créature.

Mais ce mot, comment l'obtenir ?

La Providence heureusement vint à mon secours, et me donna l'occasion que je désirais si ardemment.

L'enfant venait par mégarde de m'envoyer sur les genoux le ballon avec lequel il jouait.

— Monsieur, je vous prie d'excuser cette maladresse, me dit mon inconnue d'une voix que je n'oublierai jamais et que je crois entendre encore. Puis s'adressant à l'enfant, d'un ton où perçait la tendresse : Fais donc attention, mon Paul, nous ne sommes pas seuls ici.

Et moi aussitôt d'excuser l'enfant ; mais je dus

le faire bien maladroitement, j'étais incapable de m'exprimer, l'émotion me paralysait et empêchait les mots de sortir de ma bouche.

Le ciel encore une fois vint à mon aide. De larges gouttes d'eau commençaient à tomber, et à la lourdeur de l'atmosphère avait succédé le vent précurseur de l'orage.

Ma belle inconnue se leva en disant : Allons, mon Paul, il faut rentrer, voici la pluie, mais avant de partir, demandes encore une fois pardon à monsieur de ta maladresse. Puis s'inclinant pour répondre à mon salut, elle se retira.

Je restai comme pétrifié ; il me vint à l'esprit de la suivre de loin, de chercher à savoir qui elle était, où elle allait : je rejetai rapidement cette pensée que je trouvais malhonorable et je crois que je serais resté sur mon banc, si l'orage alors dans toute sa force, ne m'avait obligé à chercher un abri.

Rentré chez moi, je me mis au lit, mais je ne pus arriver à m'endormir, et la nuit se passa à rêver des deux anges que j'avais rencontrés.

MALADIE PROVIDENTIELLE



Sec.
Satanisme
94

Mademoiselle Hélène. — Pourquoi avez-vous amené votre mère ?

Edouard. — Ça ne fait rien ; elle a pris un rhume qui l'a rendue complètement sourde.

Le lendemain, je ne manquai pas, dès que le soir fut venu, d'aller de nouveau m'asseoir sur le banc qui avait été témoin de mon bonheur, et grande fut ma joie quand je vis apparaître au bout de l'allée, les deux êtres qui avaient envahi ma pensée.

Ce soir là, la glace fut rompue et la nuit seule vint interrompre notre conversation ; j'étais au comble du bonheur.

Je ne manquai plus une seule soirée à ces rendez-vous tacites, et chaque fois, c'était pour moi la même joie, d'entendre cette voix angélique.

Peu à peu, une mutuelle confiance s'établit entre nous, et je finis par apprendre ce que je désirais tant connaître : son histoire.

Elle avait alors vingt-deux ans.

Mariée à dix-sept ans, à son cousin Hector de Beauchamp qu'elle adorait, Hélène avait vu s'ouvrir devant elle, le plus bel avenir qu'être humain put rêver : amour, fortune, jeunesse, beauté, rien n'y manquait.

Les premiers mois de son mariage se passèrent en fêtes et plaisirs, puis Paul arriva.

C'était pour Hector et pour sa jeune femme, le plus beau joyau de leur corbeille ; tous deux adoraient leur enfant et déjà mûrissaient pour lui les plus beaux projets.

La guerre, la terrible guerre, devait d'un seul coup briser tout ce bonheur.

Monsieur de Beauchamp, possédait aux portes de Chateaudun un château magnifique et les fermes environnantes, formaient le plus clair de son revenu.

À la nouvelle des succès des armes allemandes, jeune, vigoureux, hardi, même intrépide, il était parti faire son devoir ; il n'avait eu qu'à demander une compagnie de francs-tireurs pour l'obtenir, et c'est en conduisant ces braves au feu qu'il avait été frappé d'une balle en pleine poitrine.

Le château n'avait pas plus été épargné par l'ennemi que la ville elle-même, et le soir de la bataille, Hélène restait veuve et ruinée avec un enfant de dix mois.

Réunissant les débris de sa fortune, elle s'était retirée à X***, ne voyant personne et reportant sur son fils toute l'affection qu'elle avait eue pour son mari.

L'été se passa, les jours de froid arrivèrent et il nous fallut interrompre ces entretiens, les plus doux moments de ma vie.

C'était par une belle matinée d'hiver ; je me montais en flânant la rue qui conduisait au parc, et cette rue que j'avais si souvent parcourue quelques mois auparavant me remettait en mémoire cette jeune et jolie femme que je ne reverrais peut-être jamais, quand je sentis tout à coup mon cœur se serrer.

Devant moi, au milieu de cette rue pleine de neige et de glace, passait un convoi funèbre, celui d'un enfant ; derrière se traînait plutôt qu'elle ne marchait une grande et jeune femme toute vêtue de deuil.

C'était elle et l'enfant c'était Paul.

Je ne pus contenir les sanglots qui m'étouffaient, j'étais respectueusement mon chapeau et disparus au plus vite par une rue adjacente.

Il me revint alors à la mémoire, la demande que faisait à sa mère, le pauvre petit ange, le soir où je l'avais vu pour la première fois.

Et la réponse de la jeune femme : "Oui bientôt mon chéri."

Pauvre femme, pauvre mère !

Je suis retourné bien souvent au parc par les chaudes soirées d'été, pour chercher la fraîcheur sous les grands arbres ;

Je me suis assis bien souvent depuis sur le banc qui avait été témoin de mon bonheur ;

J'ai revu bien souvent de gros nuages chargés d'électricité, s'amonceler au-dessus de la ville.

Je n'ai jamais revu Hélène.

MAURICE LE ROY.